

actualités

leurs plus justement à l'œuvre d'un Calder, beaucoup mieux connu en France puisqu'on l'expose même à Albi ! Devant les structures de Gabo (je préfère ce terme à celui de constructions) seul l'œil est sollicité d'entrer en mouvement au long des réseaux, de fils tendus dans l'espace ; la lumière vient aussi jouer un rôle non négligeable et fondamentalement nouveau ; comme le dit l'artiste lui-même, « nous n'aurons probablement jamais à nous lancer à l'assaut des espaces intersidéraux pour sentir le souffle des orbites galactiques ; sans quitter les quatre murs de notre chambre nous sentons ce souffle passer en nous. » ■

Ph. C.

le théâtre A la Biennale, le triomphe de Real Reel.

— Les spectacles présentés à la Biennale de Paris ne permettent guère de faire le point sur ce qu'est aujourd'hui la recherche théâtrale. Plusieurs d'entre eux, en effet, restent très en-deçà de ce qu'on a pu voir ces dernières années. Mais par leur diversité, ils soulignent que les formes fixes ont bien éclaté et que désormais tout est possible. Possible aussi le meilleur et le pire. Le pire s'appelle **Mod-Donna**, pièce confuse de Myrna Lamb, aux intentions sympathiques, à la construction et à la réalisation désolantes. Tous les poncifs de la contestation et de la libération sexuelle sont présents. Exactement comme ceux du mélodrame ou du boulevard dans les représentations de patronnage ou d'amateurs. Devant l'érotisme de baraque foraine — et encore dans les baraques foraines, la chair n'est pas sinistre — que nous offre le collectif de Travail Théâtral, on se demande si ce ne sont pas les mêmes. Quelques minutes de réelle invention plastique — un jeu de parapluie digne de la Rose Rouge, mais ce n'est pas neuf — ne compense pas un manque d'idées et de métier ni un singulier conformisme dans la provocation.

Comme Catherine Monnot, dont nous avons déjà eu l'occasion de parler, Guénolé Azerthiope présente un spectacle qui, sans être totalement abouti, est un travail intéressant. **L'Apologue**, « opéra de chambre », a été conçu et mis en scène

par Azerthiope d'une façon singulièrement démultipliée. Au centre d'un espace scénique avançant en coin entre les spectateurs, des personnages fort élégants sont réunis autour d'une table bien garnie. Durant tout le repas, ils échantillent avec sérieux des propos distingués et moraux ou chantent, avec talent, des airs de bon ton. Des images encadrent, accompagnent ce jeu parfois un peu trop répétitif, mais rigoureusement conduit et interprété par des comédiens dont la justesse de ton fait ressortir l'humour au second degré du texte. Si avec leur cadrage trop petit les films qui annoncent et suivent la présence physique des acteurs s'intègrent mal à l'ensemble, les dessins (ironiques, cruels, érotiques jusqu'aux limites de l'obscène) qui sont projetés en contre-point du repas, à la fois dénoncent la fausse distinction des convives et illustrent leurs désirs refoulés et vulgaires. Alors, évitant d'enfermer ses projections dans le cadre sévère d'un écran, Azerthiope, avec de modestes moyens techniques a su établir des correspondances entre deux langages, deux récits parallèles.

Avec **Monsieur Ducommun a peur des femmes**, texte prétexte de Philippe Adrien, Alain Knapp et le Théâtre Création de Lausanne poursuivent une passionnante recherche sur l'improvisation. Recherche d'autant plus méthodique et rigoureuse que l'invention pour jaillir avec aisance demande, comme les belles envolées des danseurs, une technique parfaite et un entraînement régulier. Nés du jeu spontané, puis structurés par le metteur en scène ou un auteur, enfin réinventés, au fil du canevas et selon le public au cours de la représentation, les spectacles de Knapp sont toujours centrés sur un problème actuel. « Monsieur Ducommun a peur des femmes » traite de l'émancipation féminine et de ses malheurs d'un jeune employé dont la femme se révolte. La représentation vise moins à imposer un point de vue qu'à proposer, par le biais de la comédie, voire de la farce, tous les éléments d'une question. L'humour ici a une vertu critique et le jeu très maîtrisé, très rapide des comédiens témoigne d'un grand sens des enchaînements et des ruptures. Vraisemblablement, on peut attendre beaucoup de Knapp et de sa troupe.

Apparemment, le Forum Theater de Berlin s'accommode des conventions scéniques traditionnelles. De toutes les troupes présentes à la Biennale, c'est la seule à utiliser les tréteaux classiques. Mais elle le fait d'une manière insidieusement subversive et **Le pupille veut devenir le tuteur** va infiniment plus loin dans l'innovation que **Mod-Donna** par exemple. Peter Handke qui, dans son roman **Le Colporteur**, avait perverti de l'intérieur la structure rhétorique du récit a écrit là, non un texte à dire, mais le scénario ou l'argument d'une série de situations à montrer. Ce que nous donne à voir, dans une mise en scène précise de Peter Fitz, Pierre Byland et Robert Wolfgang Schnell, admirables de présence, de densité, de force contenue, ce n'est pas un ballet, ni exactement du mime. Tout est dans le geste, mais on est aux antipodes des recherches gestuelles du Living ou de Grotowski comme des gesticulations à la mode. La tension entre les deux hommes, qui atteint à une étonnante puissance dramatique, nous est littéralement signifiée par leur mutisme, par la lenteur calculée de leurs mouvements, par le poids de leurs corps. En quelques scènes, très simples, très denses, les rapports entre le tuteur et le pupille prennent valeur de parabole, illustrent ensemble la lutte des générations, la lutte des classes et la difficulté de communiquer. Avec presque rien, ce théâtre dit beaucoup.

Sans conteste, le Théâtre Laboratoire Vicinal, de Bruxelles, est la grande révélation de la Biennale. **Real Reel** de Frédéric Baal, son animateur, mis en scène et interprété par Jean-Pol Ferbus et Frédéric Flamand, a la rigueur d'une épure, l'éclat d'une pierre vive, l'intensité d'un cri. Rien n'est plus dépouillé, et rien cependant n'est moins froid. Un grand rectangle nu, simple plancher que cernent les spectateurs, est le seul décor, mais c'est aussi bien le monde et tous ses lieux, tour à tour somptueux et déshérités. Les accessoires sont peu nombreux : tuyaux qui sont aussi bien casques ou chevaux, tiges de fer qui sont lances ou leviers, et surtout cette roue, ce devaloir à câbles électriques qui donne son titre au spectacle (en anglais) et qui de simple objet utilitaire peut devenir piédestal, place forte, roue de la fortune ou roue du supplice. Bref tous ces acces-